

Les *TOC*qués



Sylvie-Marie Esposito

Sylvie-Marie Esposito

Les TOCqués

© Sylvie-Marie Esposito, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7254-1

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Eh bien, ce n'est pas trop tôt !

Que l'on me fasse sortir de cet engin de malheur... Immédiatement !

*

Nous avons roulé mon chauffeur et moi, pendant des heures, dans cette horrible limousine en panne de climatisation, par trente-neuf degrés.

Je suis en train de vivre une situation invraisemblable...Inimaginable... À la limite de ce qu'il m'est possible de supporter. Ça commence vraiment très mal cette histoire. Un quart d'heure de plus, et l'on me retrouvait cuite à l'étouffée, derrière le panneau de verre qui me sépare du chauffeur.

*

La berline s'arrête enfin, devant un impressionnant portail en fer forgé de plus de trois mètres de haut.

Le conducteur actionne le système de vitre électrique du poste de pilotage. Il appuie ensuite sur le bouton noir de l'interphone. Je l'entends se présenter.

« Bonjour. Société *Taxilux* de Nice. Je suis chargé d'accompagner Mâdâme De Gamache à la Bastide. Elle a rendez-vous à la clinique aujourd'hui, dans la matinée. »

Une voix métallique et grésillante s'échappe de l'interphone.

« Un instant je vous prie. Je vérifie... Effectivement, Madame De Gamache est sur la liste des personnes qui doivent arriver ce matin. Veuillez entrer s'il vous plait... »

Dans un gémissement douloureux, les grilles s'ouvrent.

Un grand échalas en uniforme, casquette et gants blancs, sort d'un cabanon vitré, installé juste après l'imposant portail. Il s'avance vers nous d'une

démarche un peu raide puis, d'un ton condescendant indique la marche à suivre au chauffeur.

« Madame De Gamache est attendue dans le hall d'entrée de la Bastide. Veuillez avoir l'obligeance de vous garer au bas des marches du grand bâtiment blanc que vous apercevez au loin, au bout de l'allée en graviers. »

Je marmonne du bout des lèvres.

« Formidable ! Il semblerait qu'il faille un badge d'accès pour entrer là-dedans. Ils auraient dû m'envoyer directement à l'asile... À l'hôpital Sainte-Anne, et on n'en parlait plus. Ça ne va pas faire long feu cette histoire, ils ne savent pas à qui ils ont affaire. Je vais simuler un malaise, et ils vont me renvoyer chez moi, illico presto ! »

*

Je me revois encore il y a quelques mois, accoudée au plan de travail en quartz blanc de l'immense cuisine de ma luxueuse maison surplombant la baie des Anges sur les hauteurs de Nice, sirotant un verre de Chardonnay, face à la mer, Chéri et mes deux magnifiques ados assis face à moi.

*

Raoul, mon époux depuis vingt-cinq ans est toujours, comme lorsque nous nous sommes rencontrés, au summum de l'élégance. Grand et athlétique, il porte un pantalon en flanelle bleu marine de bonne facture, assorti d'une sempiternelle chemise blanche haute-couture au col amidonné, ouverte juste ce qu'il faut sur son torse glabre et bronzé. La chevalière qu'il porte en permanence, est gravée de l'écusson familial, de cette longue lignée d'aristocrates. C'est une sorte d'intronisation de chaque membre mâle, de chaque génération. Ils reçoivent en héritage ce beau bijou en or, le jour de leurs vingt et un an, lors d'un cérémonial très codifié.

*

J'observe mon mari, entre deux gorgées de Chardonay.

Je sens qu'il est tendu, à la façon dont il passe et repasse sa main manucurée, dans la masse de ses beaux cheveux poivre et sel.

Il se lance précautionneusement, en prenant bien garde de ne pas me mettre en colère. Il sait que le sujet qu'il souhaite aborder est sensible, et qu'il avance en terrain miné.

Chéri, dans ses petits souliers (en croco).

« Tu verras Chaton, tu seras bien là-bas... Je n'ai eu que de bons échos sur cet établissement... vraiment. Marie-Dominique la femme de mon ami Benoit... Tu te souviens... Ils étaient venus dîner un soir... Il y a quelques années ?

—

— Mais si... rappelle-toi... Le grand sec avec les lunettes rondes... Avec la Bentley Bentayga. Bon... enfin... Cela n'a aucune importance. Ce que je voulais dire, c'est que la femme de Benoit a passé quelque temps là-bas, l'année dernière. Lorsqu'elle a terminé « sa cure », elle était, paraît-il, enchâântée. Elle en a gardé un excellent souvenir. D'ailleurs, tu peux lui téléphoner quand tu le voudras... Chaton... »

Il cherche fébrilement dans la poche de son pantalon, et en sort un billet tout froissé.

« Tiens, voilà le numéro de Marie-Dominique. Benoit m'a assuré que tu pouvais la joindre à n'importe quel moment... Et que tu n'hésites surtout pas à laisser un message sur son répondeur... si besoin... Chaton... »

Mon fils, ma merveille, prend le relais de son père qui ne sait apparemment, plus comment me vendre sa... Comment a-t-il dit déjà ? Ah oui... *Sa merveilleuse cure.*

« Vas-y m'mam, ils vont bien s'occuper de toi... J'ai vu les photos. Ça va être le feu...T'as vu la piscine de ouf ? »

Ma fille, ma princesse enchaîne.

« Je suis sûre que tu vas te faire plein de super potes. Tu vas t'ambiancer tous les soirs, j'en suis certaine ! ».

Raoul est agacé.

« Les enfants, s'il vous plaît ! Serait-ce trop vous demander, que de bien vouloir utiliser un langage plus châtié, lorsque vous vous trouvez en présence de votre mère et moi ? »

*

Tandis que Raoul rabroue nos ados, j'enrage intérieurement.

Tu parles oui... Bande de perfides scélérats... La véritable raison pour laquelle vous m'avez convoquée dans la cuisine est, que vous essayez par tous les moyens de vous débarrasser au plus vite de la personne qui perturbe votre vie si parfaite et dorée, et qui entache votre réputation.

Je fulmine. Ah... Je me suis bien faite avoir ! *On n'est jamais trahi que par les siens.*

CHAPITRE 2

La limousine s'engage lentement dans une grande et belle allée ombragée, bordée de magnifiques platanes.

Je distingue au loin une imposante bâtisse blanche.

Quand la voiture de luxe (sans clim) s'arrête au bas des larges escaliers de pierre, le chauffeur se précipite pour m'ouvrir la portière.

« Mâdâme De Gamache est arrivée.

Si Mâdâme veut bien descendre de voiture.

Je réitère mes sincères excuses à Mâdâme, en espérant que Mâdâme n'ait point été trop incommodée par la panne de climatisation, et le malencontreux verrouillage des vitres arrière » (c'était bien la peine de s'être adressé à la meilleure société de taxis de la côte d'Azur).

Je suis dégoulinante de sueur et probablement rouge écarlate, mais je tente de garder un minimum de dignité, et surtout de ne pas hurler mon mécontentement à la face de cet énergumène, afin d'éviter de me faire remarquer dès mon arrivée (*patience et longueur de temps font plus que force ni que rage...* Monsieur Jean de La Fontaine...*Le Lion et le Rat*), car si je me laissais aller à mes plus bas instincts, je lui sauterais à la gorge.

« Ça va aller, dis-je agacée. Veuillez sortir mes bagages du coffre, je vous prie. Et surtout, faites attention à la petite valise. J'ai mes parfums et mes crèmes de beauté à l'intérieur. Je ne voudrais pas, que par inadvertance, tout soit brisé... La journée est déjà bien assez pénible comme ça. »

*

La première chose qui me frappe en sortant de la limousine, est le chant des cigales, d'une puissance incroyable.

Je grimpe les quelques marches du vaste perron, sous une chaleur accablante.

Je suis épuisée par ce voyage harassant.

La belle et imposante bâtisse est de teinte crème, avec dans les angles de grosses pierres plates laissées apparentes. De nombreuses hautes fenêtres habillent la façade, sur laquelle je compte trois niveaux plus un grenier, avec de petites lucarnes.

Il fait horriblement chaud.

J'entre dans le bâtiment. Immédiatement, la fraîcheur de l'immense hall me réconforte. Les colonnes majestueuses en marbre blanc, l'imposant lustre en cristal étincelant et le sol à damier noir et blanc me ravissent. J'ai toujours aimé l'architecture Art déco. Une multitude de petits détails luxueux complètent cet élégant décor.

Une hôtesse, sobrement vêtue d'un tailleur bleu marine et de ballerines plates, se dirige vers moi avec sur un plateau, des verres à pied colorés et différentes boissons.

C'est une jeune femme avenante, au maquillage discret, dont les cheveux tirés strictement en arrière, n'entament pas la douceur du visage. Elle me sourit.

« Bonjour Madame De Gamache. Bienvenue à la Bastide. Je m'appelle Manon. Je serai votre hôtesse pendant tout le temps de votre séjour parmi nous... Avez -vous fait bon voyage ?

— Eprouvant. Je suis épuisée !

— Je comprends... Avec cette chaleur. Désirez-vous un rafraîchissement, avant de rencontrer Monsieur le directeur ?

— Bien volontiers, merci mademoiselle »

Je me réhydrate avec un jus d'abricot très frais, agrémenté d'une petite sucrerie, en attendant la suite des festivités.

Dans le coin salon du grand hall, un homme élégamment vêtu de blanc, bouc bien taillé et Panama sur la tête, lit le journal tranquillement installé, dans un confortable fauteuil en cuir vieilli. Ce doit être un homme de goût. Je reconnais, à ses pieds, des souliers Louis Vuitton. Raoul, mon époux, possède les mêmes.

Debout un peu plus loin, devant les grandes baies vitrées qui donnent sur un

magnifique parc, une petite dame boulotte d'une trentaine d'années, mal fagotée et très agitée, semble se battre avec son téléphone portable, en faisant les cents pas.

Par les immenses verrières, je contemple le splendide parc arboré. J'aperçois une multitude de variétés de plantes exotiques, des parterres de fleurs, un étang et quelques statues.

Soudain, des pas rapides parvenant de l'escalier central attirent mon attention. Puis juste après, un homme débraillé et échevelé déboule au centre du lobby.

Son regard perdu parcourt le vaste hall, puis se fixe sur l'hôtesse d'accueil (qu'est-ce que c'est encore que ce type qui semble totalement hagard ?).

« Ah ! Manon...vous êtes là *bordel* ! »

L'hôtesse ne semble pas surprise par le langage outrancier de l'individu.

« Monsieur Delavillière, que puis-je faire pour vous ?

— *Non de Dieu ! C'est dramatique, putain de merde !* Je ne retrouve pas mon téléphone. »

Quel grossier personnage. Pourquoi la jeune femme ne remet-elle pas cet homme discourtois à sa place ? Au contraire, avec un sourire, l'hôtesse répond poliment.

« C'est tout à fait normal, Monsieur Delavillière. Votre téléphone se trouve dans le coffre-fort. Là, juste derrière moi. Je vous le rends immédiatement. »

Des tics nerveux agitent le visage de l'homme.

Il dit.

« Merci *pouffiasse* ! »

Elle répond en se tournant pour ouvrir le coffre-fort.

« Je vous en prie, Monsieur Delavillière. »

Puis après avoir récupéré le cellulaire de l'agité du bocal, elle ajoute toujours souriante.

« Bon retour chez vous, Monsieur Delavillière... Au plaisir de vous revoir. »